

666 Friedrich Nietzsche. Dithyrambe beublique de Victor-Lévy Beaulieu

Marcel Olscamp

Number 256, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olscamp, M. (2016). Review of [*666 Friedrich Nietzsche. Dithyrambe beublique* de Victor-Lévy Beaulieu]. *Spirale*, (256), 64–66.

Par-delà le surhomme

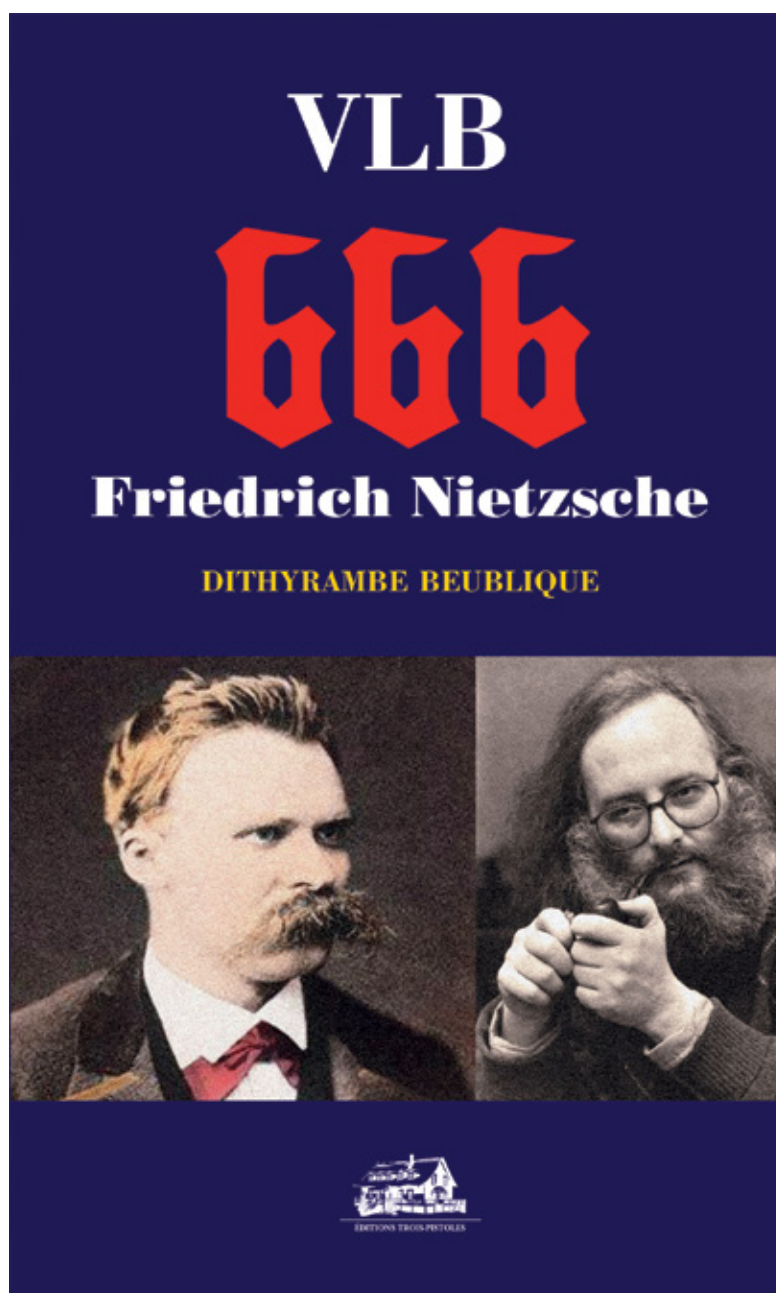
Par Marcel Olscamp

**666 FRIEDRICH NIETZSCHE.
DITHYRAMBE BEUBLIQUE**

de Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles, 1381 p.

D'une certaine manière, le processus de publication de ce dernier ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu fut en lui-même une sorte de roman à suspense : de novembre 2014 à février 2015, en effet, l'écrivain mena par le biais de sa page Facebook une campagne de souscription dont il nous présentait les résultats une fois ou deux par semaine. La publication - ou non - de *666 Friedrich Nietzsche* était étroitement liée à l'atteinte des objectifs de cette expérience de sociofinancement, de sorte qu'elle a tenu en haleine les visiteurs réguliers du blog : Publiera ? Publiera pas ? Avec beaucoup de témérité, le romancier faisait ainsi reposer une partie de la responsabilité éditoriale sur ses lecteurs.

On peut aussi rapprocher cette exigence de participation du curieux artifice par lequel l'auteur de ce récit imposant prend la parole pour nous dire qu'il n'écrit plus : son ouvrage, celui que nous tenons malgré tout entre nos mains, ne serait en effet qu'une longue réponse orale,



gravée sur disques, à une lettre que Samm, son amie huronne, lui a adressée : « *Chère Samm, laisse-moi te dire ceci : ne pas être assis à la longue table de pommier, ne pas avoir devant moi les grandes feuilles de papier notaire, ne pas tenir de la main gauche un stylo feutre bleu comme je l'ai toujours fait dès que l'aurore aux doigts de rose se levait, mais écrire quand même, sans aucun support, pour ainsi dire dans le fond même de l'air, là où la mémoire se fait condensation d'énergie, a quelque chose de déroutant, puisqu'aucune fermeture n'est possible.* » Pour paraphraser la formule de Gérard Genette à propos de Marcel Proust, l'auteur de *Monsieur Melville* compose donc ici un long discours dont le résumé en quatre mots pourrait être : « *je cesse d'être écrivain* ». Ici aussi, cette rupture rappelle à coup sûr l'attitude de celui qui, sous un apparent détachement, chercherait sans en avoir l'air à susciter les invitations à continuer. D'ailleurs, à en juger par de récentes interventions sur Facebook, il faut sans doute s'attendre à ce que l'écrivain se laisse bientôt happer par un autre sujet. Peut-être Mark Twain ? Quoiqu'il en soit, nous savons déjà que le personnage beaulieusien, au cours d'une scène initiale, se trouvera pris de vertige devant sa grande table où seront étalées, dans leur aveuglante beauté, les œuvres dont il viendra à peine d'émerger.

Un paysage onirique

De manière un peu paradoxale, je dirais aussi que le versant « nietzschéen » du dernier livre de Beaulieu ne constitue pas la partie la plus audacieuse de cet ouvrage, par ailleurs impressionnant. D'abord, la fascination pour ce philosophe est toujours sujette à équivoque ; de plus, le parcours chronologique qu'en donne ici le narrateur me semble assez conforme à sa méthode de prédilection. Le *modus operandi* de chacune des « biographies » beaulieusiennes est similaire – avec des variantes significatives de l'une à l'autre, naturellement. L'ouvrage

se développe généralement sur un mode d'alternance entre (d'une part) de longs passages consacrés au sujet principal – Kerouac, Ferron, Joyce, Nietzsche – et (d'autre part) des chapitres, fictionnels ou non, dévolus aux biographèmes beaulieusiens (comme dans *La grande tribu* ou dans le livre sur James Joyce). Cette technique rappelle un peu celle de John Dos Passos qui, dans son roman *Big Money*, mêlait aux récits des vies de ses personnages de fiction des séquences biographiques dédiées aux acteurs marquants de l'Histoire moderne.

Beaulieu réalise donc, avec l'auteur du *Gai savoir*, ce qu'il avait déjà accompli avec plusieurs autres écrivains : il « absorbe » le corpus entier, dut-il pour cela reproduire de longs passages des essais nietzschéens ou des extraits tirés de monographies publiées précédemment par des spécialistes de l'auteur allemand. Comme ceux-ci, il se livre à de longues spéculations sur la folie du philosophe ou sur ses liens tourmentés avec sa famille. À plusieurs reprises, il prévient son interlocutrice, Samm, que les citations seront abondantes et il s'en excuse à l'avance : « *sache dès à présent que c'est toujours de Nietzsche dont je te parlerai, même et surtout si je te parais en être à mille milles et un mille. Tu sais pourquoi ? Parce que j'ignore si c'est Nietzsche qui a pris possession de moi ou si c'est moi qui le cannibalise pour devenir vraiment ce que je suis déjà. Là où je me trouve, va savoir ! Va donc savoir !* » Il fait sien le discours nietzschéen sur la surabondance et en psalmodie tous les matins des passages, comme s'il s'agissait d'un verbe sacré. Cette prodigalité, chez lui, se manifeste par une sorte de jubilation de l'excès et de la démesure, qui se devine jusque dans la fierté qu'il éprouve pour le nombre de pages atteint par son livre. Il arrive par moments que le parallèle entre le destin de Nietzsche et le sien propre tienne la comparaison, mais la distance entre les deux auteurs est parfois aussi vertigineuse,

l'objectif étant avant tout, écrit l'auteur, de « *trouver au moins quelques correspondances entre ce qu'il croyait être et ce que je suis moi-même* ».

Enfin, les thèmes récurrents de l'œuvre beaulieusienne – ou, pour rester dans l'imagerie allemande, les leitmotive – se retrouvent aussi à profusion dans 666 *Friedrich Nietzsche*, modulés de diverses façons : les filles sauvages, la Mer Océane, la poliomyélite, le moi haïssable, la veine noire de la destinée, etc. Le motif de Samm la Huronne, lisant par-dessus l'épaule de celui qui écrit, se déploie d'un bout à l'autre, servant ici de cadre conceptuel à l'ensemble. Tous ces canevas sont prévus, attendus et pour ainsi dire *espérés* par les lecteurs de VLB qui, au seuil de chaque nouvelle œuvre, vont prendre des nouvelles de l'aurore aux doigts de rose, de la table de pommier ou de la jument noire de la nuit pour découvrir comment ces grandes métaphores s'articulent, cette fois-ci, les unes par rapport aux autres.

Dans les interstices du livre

Pourtant, avec le *Nietzsche*, quelque chose a bougé dans cette cosmogonie de plus en plus cohérente. Les admirateurs du romancier dressent soudain l'oreille : plus qu'ailleurs, VLB semble parler ici en son nom propre ; le récit de l'exil à Montréal-Nord, celui de la difficile et improbable venue à l'écriture prennent des accents nouveaux et particulièrement émouvants. Les tâches ingrates auxquelles devait se livrer Beaulieu alors qu'il vivait dans la métropole, tout cet immense travail souterrain dont il nous avait donné un aperçu dans *Les mots des autres* se déploie ici avec un luxe de détails qui nous fait prendre la pleine mesure de cette vaste aventure créatrice.

Et puis, un nouveau rapport au monde, plus contemplatif, se laisse appréhender au milieu de ce maelstrom littéraire : ce nouveau livre peut être vu comme celui où

se révèle une forme d'apaisement. « On n'oublie jamais la beauté des choses, car c'est sur sa découverte que se fonde l'avenir », dit le narrateur au détour d'une réminiscence liée à sa « femme rare ». Sur son versant beaulieusien, 666 Friedrich Nietzsche est un récit où il se passe relativement peu de choses, en somme – mis à part, vers la fin, un spectaculaire voyage aérien dans l'espace-temps nietzschéen. Autrement, le maître des lieux circule entre sa grande maison, l'enclos de ses bêtes, le sentier qui mène au cran de tuf, le mausolée de ses ancêtres et l'Antiterre, sorte de communauté utopique qui rappelle un peu, toutes proportions gardées, les Jardins des Acacias de Marie-Claire Blais. Ce monde idéal nous vaut quelques-unes des plus belles pages de ce « dithyrambe beublique » qui n'existe pas (puisque l'auteur prétend ne pas l'avoir écrit) : « Les saveurs de la Place du

Marché, colorées comme les fruits, les légumes, les charcuteries, les macédoines, les miels de tous les étals décorés de longues nattes bariolées [...]. La révolution n'est pas quelque chose qui doit se traîner, elle doit symboliser ce qu'il y a d'aérien en elle comme quand, sous le vent léger de la mer Océane, volent cormorans et fous de Bassan. »

Ce VLB contemplatif a aussi quelque chose d'instinctif et d'« organique » ; c'est celui qui aide un chevreau à naître ou qui passe la nuit près de ses bêtes pour leur enlever la peur durant les orages. L'écrivain est à son meilleur lorsqu'il manifeste une connaissance tactile, presque olfactive du monde, lorsqu'il coïncide exactement avec la chose qu'il faut faire. Pour ce narrateur tellurique, les idées sont avant tout des parfums : « quand je reste longtemps aux côtés de Will Shakespeare, écrit-il par exemple,

je dérive vers je ne sais où, vers je ne sais quoi [...] je ne veux pas que l'idée de sa mort devienne l'odeur prédominante de mon corps ». Ailleurs, en s'adressant à sa correspondante : « Chère Samm, je lis donc ceci à Calixthe pour que ne tombe pas du ciel la lune qui forme un cercle parfait – couleuvrante lune, odeur du bleuet pas tout à fait mûr. » « J'ouvrais les fenêtres de l'appartement, dit-il plus loin, puis je filais vers la maison de Morial-Mort – le rire des filles sauvages, les jeux de l'enfance, les histoires racontées, ce qu'il y a de sain quand la vie est comme un pot de miel renversé sur une longue table de pommier. » Dans les interstices du Nietzsche, je retiendrai surtout cette synesthésie euphorique, cette sérénité concrète à laquelle le surhomme de Trois-Pistoles ne nous avait pas encore habitués. ■

FORMATS
Librairie spécialisée
en art actuel

2, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage
514 842.3984 – librairieformats.org

rcbaq
REGROUPEMENT DES CENTRES
D'ARTISTES AUTOGÉRÉS DU QUÉBEC